

documents paternité

**I - LA CRISE ACTUELLE DE LA FOI
RECHERCHE OU APPROFONDISSEMENT
(Père Marie-Dominique Philippe)**

**II - MASSE ET SOCIÉTÉ
(Père Marie-Dominique Philippe)**

NOTE DE L'ÉDITEUR

Lorsque tout craque, il faut songer à rebâtir !

Or, s'il est facile de dissenter sur l'écroulement de notre société bâtie à l'image d'une nouvelle Tour de Babel, il est infiniment plus important de réfléchir à tout ce qu'il faut faire selon notre devoir de parents catholiques pour tout reconstruire selon le plan divin.

C'est précisément ce que se sont proposées les Associations Familiales de Paris en organisant chaque année un cycle de conférences très suivies au cours desquelles le Père Marie-Dominique Philippe, O.P., Professeur à l'Université catholique de Fribourg, projette la vive lumière de sa foi et de sa culture sur les problèmes de notre temps.

Conscients du très grand enrichissement qu'apporteront ces études à l'œuvre que nous poursuivons depuis bientôt trente ans, nous remercions de grand cœur les Associations Familiales de Paris et souhai-

tons vivement que nos lecteurs s'emploient à les faire connaître autour d'eux (1).

Les deux premiers sujets choisis ici ont pour but de nous faire entrer de plein pied dans les luttes qui se mènent autour de nous, afin de leur donner leur véritable éclairage. Il y a une crise de la foi ; c'est pour notre purification et la préparation d'une nouvelle effusion de l'Esprit-Saint. C'est ce que montre lumineusement l'auteur dans la première conférence.

Mais il faut aussi savoir que nous vivons dans une société « massifiée ». Comment donc garder notre personnalité, afin de la transformer pour lui rendre sa vitalité et sa cohérence. C'est là que se situe le rôle capital de la famille, communauté primordiale et fondamentale, « c'est elle qui garde et propage la vie ; c'est dans la famille que l'amour est gardé ».

(1) Nous accueillerons volontiers les listes d'adresses qui nous seront remises pour envoi de spécimens.

LA CRISE ACTUELLE DE LA FOI

RECHERCHE OU APPROFONDISSEMENT

Nous devons aujourd'hui traiter un sujet très complexe, qui ne me permettra pas de donner des recettes, ni de dire à chacun ce qu'il doit faire. Ce sera plutôt comme un examen de conscience, et je voudrais que ce soit un examen de conscience au sens très grand, au niveau théologique.

La dernière fois, nous avons essayé de regarder dans son premier éveil ce don de la foi que Dieu nous a fait et dont nous sommes responsables en face de Lui. Dieu nous a donné la foi gratuitement, mais Il ne veut pas que ce don progresse sans nous. Nous sommes donc tous, en face de Dieu, responsables de notre foi ; nous sommes responsables aussi de la foi de tous ceux qui sont proches de nous (notre famille, ceux qui nous sont proches par l'amitié) et encore de ceux qui, autour de nous, paraissent comme « traqués » dans leur foi.

Je ne vais pas vous faire une analyse sociologi-

que de la crise de la foi. On nous en parle assez ! Je ne ferai qu'énumérer très rapidement ses différents éléments que nous connaissons tous, pour essayer de comprendre ce que représente cette crise de la foi aujourd'hui. Ensuite, nous nous efforcerons de voir la réaction que nous devons avoir devant cette crise. Le titre de la conférence évoque deux attitudes qui ne sont pas forcément en opposition (il n'y a pas ici de démarche dialectique). « Recherche » ne s'oppose pas à « approfondissement », et il y a peut-être un ordre entre les deux. C'est cela surtout que je voudrais que vous compreniez.

Tout approfondissement exige une recherche et toute recherche exige un approfondissement, s'il s'agit d'un vivant. Mais là encore, la tactique du démon est très significative : il voudrait justement que nous séparions les deux et que dans la tourmente, nous adoptions la politique de l'autruche, en disant : « Moi, je garde la foi ; les autres, peu importe ». Ce faisant, on prétend s'approfondir : on veut garder la foi. Mais il y a un conservatisme humain qui n'est pas celui de l'Esprit-Saint.

Il y a une autre attitude qui consiste à vouloir à tout prix tout renouveler ; c'est la « révolution » à l'intérieur de la foi, et elle n'est pas davantage le renouvellement que demande l'Esprit-Saint.

Je voudrais aujourd'hui essayer de comprendre avec vous la situation dans laquelle nous nous trouvons. Il s'agit d'une situation difficile, c'est certain, mais comme nous ne l'avons pas choisie, c'est très simple ! Si nous l'avions choisie, nous pourrions nous

demander s'il y a présomption de notre part, mais comme nous ne l'avons pas choisie, nous pouvons être sûrs que c'est une grâce, et c'est cela qui est merveilleux.

Efforçons-nous donc de saisir cette crise dans toutes ses dimensions, dans sa profondeur, sous le regard de Dieu. Sous le regard de Dieu, ce n'est pas tragique, rien n'est tragique. Le tragique est humain, il n'est pas divin ; il n'y a pas de tragique divin parce que Dieu est Amour et que l'amour n'est jamais tragique. L'amour, quand il est en face d'une lutte, veut toujours aller plus loin.

Nous ne pouvons pas nier la crise de foi. C'est un fait que nous constatons, dont nous avons plus ou moins conscience, mais c'est le devoir du chrétien de réfléchir sur les différents éléments de cette crise et sur sa profondeur.

Il faut donc essayer d'en analyser les différents éléments, exactement comme on fait en temps de guerre. Les stratégies militaires intéressent toujours le chrétien parce qu'il vit (surtout actuellement) dans la lutte ; or toute stratégie militaire demande que l'on soit intelligent — en temps de lutte, il ne faut pas regarder les choses d'un seul côté, toujours le même. Aujourd'hui, les satellites militaires ne s'élèvent-ils pas assez haut pour donner des renseignements très précis sur l'armée de l'ennemi ? N'est-ce pas un signe indiquant que le Saint-Esprit nous demande de nous élever très haut pour comprendre Sa stratégie, non pas d'une façon purement « horizontale », mais d'une façon plus profonde ?

Dans les guerres d'aujourd'hui, qui sont des guerres-éclairs d'une violence extraordinaire, les renseignements sont d'autant plus importants que la moindre déviation, quand les choses vont très vite, a une immense importance. Je crois que nous pouvons considérer cela comme des signes que Dieu nous donne pour nous faire comprendre que dans le monde d'aujourd'hui tout va très vite et que le démon le sait, tandis que nous, nous l'oublions. Et nous devons parfois nous élever très haut pour comprendre ce qui se passe autour de nous. Plus nous nous élevons, plus notre regard est vrai et limpide. Regarder la crise de la foi uniquement dans notre milieu, ou au niveau de la France, ce n'est pas suffisant, car nous faisons une Eglise française. Nous faisons l'Eglise du Christ, et la crise n'est pas seulement au niveau de la France, elle est au niveau de tous les pays mais elle prend des tonalités différentes dans chaque pays. Le démon sait que chaque pays a ses perspectives et ses faiblesses propres. C'est pour cela, d'ailleurs, qu'il peut être bon d'habiter dans un autre pays, parce qu'on a au moins deux perspectives.

Si nous regardons attentivement cette crise de la foi, nous voyons que du point de vue économique, nous vivons dans un monde qui se matérialise de plus en plus, dans un monde où l'efficacité prime. Vivant dans un monde où le bien-être, le confort prend une importance toujours plus grande, nous nous laissons entraîner et nous oublions que la grâce première du chrétien, c'est la *pauvreté* ; et nous nous laissons tous prendre, tous, même les couvents. J'allais dire : sur-

tout les couvents ! Parce qu'ils sont plus vulnérables, ils se laissent contaminer. Ce bien-être, cette efficacité, conduisent à une matérialisation qui se fait sentir de plus en plus fortement. Si tout notre capital de vie humaine, qui est limité, va du côté de l'efficacité et du bien-être, ce capital devient beaucoup moins fort du côté affectif et du côté moral. La taille d'un arbre nous le fait comprendre : si vous faites partir toute la sève d'un côté, il est évident que de l'autre côté, il n'y aura pas grand-chose. Or dans le monde d'aujourd'hui, nous sommes « taillés » dans le sens du bien-être — ce qui semble indiquer que nous sommes en présence d'une fin de civilisation.

On a fait des comparaisons avec la Rome antique, et il y a là quelque chose de vrai, quoique ce soit très différent. Je dirais plutôt qu'il s'agit d'une grande mutation de l'équilibre humain. Dans un monde où l'efficacité prend une place considérable, l'homme a beaucoup de peine à réaliser l'épanouissement de son cœur et de son intelligence du côté contemplatif. Je crois que c'est principalement à cause de cela qu'il y a une décadence du côté moral.

Ne néglignons pas, évidemment, les autres facteurs de décadence. Par exemple, l'influence du cinéma qui n'est pas spécialement éducateur, qui n'élève pas spécialement les cœurs et les esprits, mais qui, au contraire, ne cesse de nous ramener aux jouissances immédiates.

Nous sentons bien tout cela, et que la vie morale tend à disparaître. Nous ne vivons plus du tout dans un milieu moral. Il y a bien encore certaines familles

qui maintiennent un aspect moral chez leurs enfants ; mais comme ceux-ci sont bien obligés d'aller à l'école et de fréquenter d'autres milieux, ce qu'ils saisissent immédiatement, dans ces autres milieux, c'est cette liberté qu'on donne aujourd'hui. L'idéologie de la liberté, d'une fausse liberté, joue un grand rôle, et aussi l'exaltation de la personnalité, d'une fausse personnalité. On sent très bien que dans le monde aujourd'hui, tout parle pour l'homme et non pas pour Dieu, ni pour l'attitude religieuse.

Quand on demande à ceux qui viennent d'autres pays, de l'Inde, ou du monde musulman, de dire ce qu'ils ressentent quand ils arrivent chez nous, ils se font d'abord prier pour répondre ; mais quand ils sont en confiance et qu'ils acceptent de dire ce qu'ils pensent, la réaction est toujours la même : « C'est curieux, le monde occidental n'a pas l'air de voir qu'il va à sa ruine et qu'il est en train de détruire l'homme ! ». C'est cela qui les impressionne : voir cette destruction des valeurs les plus profondes de l'homme, qui se répercute jusque dans l'art. La répercussion est inévitable, car l'art est dépendant du milieu dans lequel il naît ; et l'on voit très bien aujourd'hui que l'art n'a plus la profondeur qu'il avait auparavant. Les œuvres artistiques modernes sont presque toujours des essais, très rapides, le plus rapides possible, parce que nous sommes dans un monde où tout va très vite ; cet élément de rapidité, du reste, s'associe avec celui d'efficacité.

Autrement dit, le milieu actuel n'offre plus guère la possibilité de se recueillir, même d'un recueillement

simplement humain. Les philosophes d'aujourd'hui qui veulent un peu se recueillir doivent se gendарmer pour trouver du silence. De même, les chrétiens qui veulent un peu de silence savent combien il est difficile d'en trouver. Hier, une étudiante de 23 ans me disait : « Vous avez fait une conférence d'une heure ; mais c'est beaucoup trop court ! On a à peine le temps de se recueillir ! » C'est une réflexion très significative, car elle montre la difficulté que nous avons à atteindre les choses profondes.

Pensez alors à la messe ! Pour combien de gens la messe est-elle le grand moment de ressourcement chrétien qu'elle devrait être ? La messe du dimanche, si rapide ! Comme c'est rare d'avoir une messe un peu paisible, selon un rythme qui soit celui de l'amour ! Le rythme de la messe, ce n'est pas le rythme de l'efficacité, c'est celui de l'amour. Nous sentons bien tout cela.

Il faudrait examiner ici les idéologies qui font partie du climat actuel. L'épanouissement économique pourrait très bien être assumé, si l'homme avait une vitalité plus grande et une volonté plus grande. Mais il se laisse prendre par les idéologies d'aujourd'hui, qui, la plupart du temps, le mènent à ne regarder que l'homme. Il faudrait, pour comprendre le climat dans lequel nous vivons reprendre tous les athéismes, et en particulier le positivisme qui exalte la science et la technique. Dieu n'est pas dans la technique, Dieu n'est pas dans la science... Souvenez-vous de ce que dit le prophète.

Dans un regard divin, nous pouvons dire que cette crise dépend d'une attaque particulièrement violente du démon, une attaque d'une force extraordinaire, comme peut-être il n'y a encore jamais eu. On dit, actuellement, que l'Eglise en a connu d'autres ; ce n'est pas une réponse. Nous devons regarder ce qui se passe aujourd'hui ; et si nous regardons *l'Apocalypse* nous voyons que plus nous approchons du terme, plus le démon est déchaîné, plus la lutte est forte. Donc, dans la lumière même de Dieu, nous ne savons pas où nous en sommes, mais l'Evangile d'aujourd'hui nous montre qu'il y aura des luttes particulièrement fortes dans les derniers temps.

Pour comprendre au niveau théologique la lutte du démon, il faut, je vous l'ai dit tout-à-l'heure, s'élever très haut. La stratégie demande que nous nous élevions très haut, si nous voulons être aussi intelligents pour le royaume de Dieu que d'autres le sont pour le royaume de la terre. Saint Paul nous le dit : nous n'avons pas à lutter contre les choses humaines. Nous avons à lutter contre les « Principautés », contre Lucifer, contre le Dragon, comme nous le montre *l'Apocalypse*.

Il y a eu de très grandes tourmentes dans l'Eglise, et des séparations terribles. Pensez à la séparation de l'Eglise latine et de l'Eglise d'Orient et, d'une manière encore plus profonde, à l'intérieur de l'Eglise latine, pensez à la Réforme, qui a été un très grand bouleversement, beaucoup plus grand que nous ne le pensons, qui a vraiment été une lutte violente entre frères. Mais la violence, c'est ce qui se manifeste. Or il y a quelque

chose de plus profond ; à l'heure actuelle, ce qui est attaqué, ce sont les choses les plus sacrées de l'Eglise : le mystère de Marie, le mystère du sacerdoce.

Le Saint-Esprit se sert de tout, même des séparations. A l'intérieur même de l'Eglise réformée, le Saint-Esprit, individuellement, fait son œuvre, il ne faut pas l'oublier. En 1945, donc bien avant le Concile, j'ai rencontré à Fribourg une huguenote farouche ; la première chose qu'elle m'a dite a été : « Mon Père, vous ne chercherez pas à me convertir ». Je lui ai répondu que ce n'était pas mon intention. Et son fils, en plein salon, me disait un jour : « Mon Père, pour vous, suis-je un hérétique ? » Je lui ai répondu que je ne l'avais jamais regardé comme cela ; que pour moi il était chrétien né en terre protestante, qui aimait le Christ ; et que ce qu'il fallait, c'était être fidèle à la grâce que Dieu lui donnait.

Il y a eu une division dans l'Eglise, mais on voit bien que l'Esprit-Saint continue son œuvre, parce que Dieu ne « boude » jamais. Nous, nous boudons, mais Dieu ne boude jamais et Il continue son œuvre, d'une autre manière.

A l'intérieur même de l'Eglise catholique latine, nous retrouvons actuellement les mêmes attaques du démon qu'au moment de la Réforme. Quand le démon a été chassé d'une maison, il revient « sept fois plus fort », aussi bien pour les catholiques que pour les protestants, et c'est peut-être parce que les uns et les autres sont très secoués actuellement qu'ils arriveront à se regarder comme des frères et qu'ils comprendront

qu'il leur faut lutter ensemble contre un péril commun et très grand : la perte de la foi.

La Réforme voulait exalter la foi : la justification par la foi. La Réforme voulait exalter la Parole de Dieu. Or, ce qui se passe maintenant, et qui est très significatif de la crise actuelle, c'est que nous retrouvons les mêmes attaques contre le mystère de l'Eucharistie, le mystère de Marie, le sacerdoce, l'autorité du Saint-Père ; mais nous les retrouvons avec une violence beaucoup plus grande, parce que cette fois les attaques atteignent le fondement de notre foi, c'est-à-dire le mystère de la Parole de Dieu, et que le démon se sert d'armes très subtiles, qui sont des méthodes et des idéologies particulières, pour essayer de renouveler pour nous le message divin, en réinterprétant toute l'Ecriture selon une méthode qui n'est pas la méthode traditionnelle.

La Parole de Dieu est donnée à l'Eglise ; c'est l'Eglise qui doit la garder comme la « bonne terre », et nous ne pouvons pas lier la Parole de Dieu à n'importe quelle connaissance et n'importe quelle méthode. Il est dit dans l'Ancien Testament qu'Israël ne doit pas épouser les « goïms ». Du point de vue spirituel, on comprend très bien que la foi ne peut pas s'allier à n'importe quelle connaissance. Seule une intelligence qui cherche la vérité, et qui respecte la réalité, peut s'allier à la foi.

C'est cela, le grand drame d'aujourd'hui : le démon s'est « changé en ange de lumière », à travers ces idéologies, pour nous faire croire que celles-ci vont nous donner un sens beaucoup plus profond de la Pa-

role de Dieu. Au bout d'un certain temps, ces idéologies appliquées à la foi selon certaines méthodes exégétiques d'aujourd'hui, vont progressivement priver le chrétien de l'*aliment* de la foi. Le chrétien n'aura plus la même attitude « naïve » à l'égard de la Parole de Dieu.

On a attaqué le réalisme philosophique en le qualifiant de « naïf », et maintenant on attaque de la même manière le réalisme de la foi. Il faut bien comprendre ce qu'est l'« innocence » de la foi, ce qu'est la « naïveté » de la foi : « Soyez simples comme des colombes et prudents comme des serpents ». Simples comme des colombes à l'égard de Dieu, de Sa Parole ; Dieu ne peut pas nous tromper ; donc, plus nous serons simples, plus Dieu nous éclairera. Mais prudents comme des serpents à l'égard de tout ce qui n'est pas Dieu. Alors renversons toutes ces méthodes, en face des hommes, et ayons une intelligence plus critique que la leur, pour essayer de leur faire comprendre que leurs méthodes ne portent pas. Mais à l'égard de Dieu et de Sa Parole, nous devons garder cette simplicité de l'amour.

Il est très important de voir cet enracinement de la lutte du côté du démon qui, actuellement, est en train de se servir de toutes ces idéologies nées *en dehors* de l'Eglise, et qu'on introduit dans l'Eglise en les liant à la Parole de Dieu. On pourrait donner des quantités d'exemples : par rapport à la Parole de Dieu, par rapport au mystère de la Résurrection, sans parler du mystère de l'Eucharistie, et sans parler du

démon lui-même qui, dans son habileté, essaie toujours de nous faire croire qu'il n'existe pas.

Cette crise se fait sentir à travers toute l'Eglise, et c'est peut-être là ce qu'il y a de nouveau. Je sais bien que la grande crise de la Réforme s'est, elle aussi, fait sentir à travers toute l'Eglise, mais pas de la même manière. Il y a eu un partage dans l'Eglise, un partage très net, alors qu'aujourd'hui la crise est beaucoup plus diffuse et atteint tous les milieux, intellectuel, ouvrier et autres. On voit l'influence du marxisme, du freudisme, du positivisme. La crise atteint aussi les jeunes dont beaucoup se laissent entraîner. Une petite musulmane de quinze ans, baptisée mais élevée dans le milieu de l'Islam, qui est maintenant à Fribourg, me disait dernièrement sa réaction par rapport au milieu des jeunes qu'elle fréquentait : « Moi, disait-elle, j'ai besoin de prière, j'en ai soif, parce que je sens très bien que si je ne priaais pas, je ne pourrais pas travailler, et je me laisserais emporter. Ce qui m'étonne, c'est que les jeunes, quand je leur dis que je vais prier, me regardent avec un drôle d'œil, comme si je tombais d'une autre planète ». On sent très bien que pour les jeunes, c'est très difficile. Pas pour tous, heureusement, car il y a aussi des choses merveilleuses chez certains jeunes, des choses très étonnantes. Là, alors, le partage est beaucoup plus net ; mais on sent très bien, néanmoins, qu'aujourd'hui aucun milieu n'est préservé. Seul l'Esprit-Saint peut préserver ; il faut le lui demander.

Je ne vous parle pas du clergé, des milieux religieux et théologiques. Nous savons très bien ce qu'il en est.

Quelle est alors la réaction ? La première réaction, très visible, celle que nous constatons autour de nous, c'est de dire que tout cela est très inquiétant. De fait, il y a une inquiétude dans le clergé, chez les théologiens, chez beaucoup de pères et de mères de famille. Cette inquiétude leur dit qu'il faut se mettre dans un état de recherche avec un très grand souci d'« adaptation ». Il y a ainsi certains mots qui, venus d'« en-haut », ont eu un succès extraordinaire, mais que chacun a pris dans un sens différent. Jean XXIII lui-même a constaté que chacun recevait ce mot d'ordre différemment. Certains même, enivrés de ce désir de s'adapter pleinement, au bout d'un certain temps oublièrent *ce qu'ils* devaient adapter ; leur seule volonté était de « s'adapter », en s'opposant à tout ce qui n'était pas adaptation.

On sent aujourd'hui cette inquiétude chez beaucoup de pasteurs, chez beaucoup de prêtres et chez beaucoup de théologiens : l'inquiétude de ne pas être assez « de leur temps », dans la culture montante, technique et scientifique, et, par le fait même, de ne pas pouvoir présenter le mystère de la Parole de Dieu, le mystère de l'Evangile selon les modalités qu'exigerait notre temps. Ils sont tellement saisis par cette inquiétude que cela devient comme un leit-motiv : l'Evangile a été écrit pour un peuple tellement différent du nôtre, etc. C'est vrai. Quand on regarde Jésus vivant en Galilée ou à Jérusalem, c'est tellement différent ! Donc, cet évangile qui a été écrit pour un peuple rural, paysan, il faut le réécrire en fonction de la civilisation urbaine et technique qui est la nôtre.

Je crois, en disant cela, traduire exactement la grande inquiétude de certains. Cela explique que dans les traductions, il y ait des choses ahurissantes. Ce ne sont plus des traductions, mais des adaptations, et on ferait mieux de dire : adaptation au milieu urbain, ou au milieu paysan, et ainsi de suite. On voit très bien ce souci dominant de vouloir s'adapter à tout prix à la mentalité d'aujourd'hui, et surtout à la mentalité scientifique et technique, ou à la mentalité ouvrière qui, la plupart du temps, est très liée à la mentalité marxiste.

Il faut bien le dire et voir les choses comme elles sont. Je n'attaque personne, mais je constate. Dernièrement, un de mes étudiants japonais me disait qu'au Japon, tous les jeunes sont marxisés. Vous voyez ce que cela va donner chez nous, avec la crise qui se prépare... La première chose à faire, croit-on, c'est de prendre leur langage, car on sent très bien que ce langage scientifique, positiviste, technique, marxiste atteint des quantités de gens. Alors, on voudrait rattraper le temps perdu. La plupart du temps, en effet, il y a ce souci de « rattraper le temps perdu ». L'Eglise n'a pas été assez éveillée, elle était trop bourgeoise, trop moralisante, trop juridique. L'Eglise n'a pas été attentive au fait que tous les grands génies de notre monde étaient en dehors d'elle, et elle les a laissés de côté... (je pourrais vous citer de nombreux textes à l'appui). Maintenant au contraire, nous prenons conscience qu'il faut baptiser tout cela et réintroduire tout cela dans l'Eglise, c'est-à-dire prendre le langage hégélien, freudien et interpréter l'Evangile dans cette lumière.

Autrement, nous paraîtrons naïfs et nous semblerons incapables d'évoluer, ce qui est le plus grand crime actuellement (Ne dites jamais qu'il y a quelque chose au-delà de l'évolution !).

Comprenons bien que dans ce souci de recherche, il y a de très bonnes intentions ; c'est pour cela qu'il faut faire grande attention quand on le critique. Il y a certainement un souci d'être le plus proche possible de ce qui est le plus vivant aujourd'hui, (ou de ce qu'on dit être le plus vivant), un souci de tout remettre en question pour repartir avec une liberté plus grande, un souci de laisser tomber des choses secondaires pour saisir les choses essentielles.

Tout cela peut être très bon, mais est-ce l'essentiel ? Ce souci de recherche, d'adaptation, me semble, par rapport au mystère de la foi, quelque chose de bien secondaire. Et c'est parce qu'on oublie l'essentiel que cet aspect secondaire, qui devient principal, contribue lui-même à la destruction de la foi. Voilà l'habileté du démon, qui arrive même à utiliser des gens de bonne volonté. C'est peut-être ce que l'on veut dire quand on dit que l'enfer est « pavé de bonnes intentions »... Le démon arrive parfois, et aujourd'hui nous voyons cela constamment, à faire que des gens de bonne volonté, dont les bonnes intentions ne peuvent être mises en doute, manquent d'intelligence « divine », l'intelligence des saints. Ils manquent de cette intelligence des saints pour comprendre ce qu'est la foi. La foi *évolue-t-elle* ? Il faut se poser la question brutalement.

La foi *évolue-t-elle* ou demande-t-elle à *croî-*

tre ? La croissance n'est pas l'évolution ; c'est tout autre chose ! L'Esprit-Saint doit nous faire comprendre que cette crise est permise par Dieu, et que Dieu la permet certainement pour nous réveiller. Il est certain que l'Eglise s'était un peu trop embourgeoisée, moralisée, juridisée. C'est très vrai ; mais ce n'est pas une raison pour s'opposer à tout et tout rejeter.

Ce qu'il faut, c'est revenir à ce que demande le Concile : revenir à la source. Ce sont les *interprétations* du Concile qui n'ont pas été selon le souffle de l'Esprit-Saint, et il faut revenir à ce que le Concile lui-même nous demande : revenir à la source, revenir à ce que sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus nous enseigne. Elle nous a été donnée, elle aussi, et avant le Concile, pour que nous comprenions le sens de ce renouvellement. La petite Thérèse joue certainement dans l'économie divine un rôle important. Elle nous apprend ce qu'est le renouvellement de la foi et comment on peut dépasser un milieu en renouvelant la foi, c'est-à-dire en la faisant croître.

C'est à cette croissance de la foi que nous devons en premier lieu être attentifs, et non pas au souci d'adaptation et de recherche. Il faut faire passer avant tout le désir de la croissance de la foi, et dans ce désir, nécessairement, à un moment donné, naîtra le souci de s'adapter au milieu dans lequel on se trouve.

Il y a quelque chose qui me frappe beaucoup, c'est que les petits vivants ont besoin qu'on les mette dans une serre, ils ont besoin d'une cloche pour survivre aux premiers froids et aux changements de sai-

son ; ils ont besoin qu'on crée un milieu autour d'eux. Au contraire, les grands vivants se créent un milieu et adaptent à eux-mêmes ceux qui sont autour d'eux. L'Eglise est un grand vivant. C'est le grain de sénévé qui, en grandissant, devient un arbre immense où tous les oiseaux du ciel viennent s'abriter. Dans le souci d'adaptation d'aujourd'hui, n'oublions-nous pas trop que la foi est ce qu'il y a en nous de plus vital, d'une vitalité divine, et que le mystère de la grâce qui est donné à l'Eglise et à tous les chrétiens est quelque chose de plus fort que toute la culture technique, scientifique, économique ? Le mystère de la grâce va beaucoup plus loin que tout cela. C'est cette conviction première qui, très souvent, est absente, et c'est peut-être cela même que le Saint-Esprit réclame de nous en premier lieu. Quand on secoue un arbre, c'est pour qu'il comprenne qu'il porte beaucoup de fruits et qu'il est au-delà des secousses. Si l'Eglise, aujourd'hui, est très secouée, c'est évidemment pour que tous les fruits avortés dégringolent (*cf. Apoc. VI. 13*) mais aussi pour que l'Eglise comprenne, progressivement, qu'elle est sous la conduite de l'Esprit-Saint. « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas ».

C'est dans cette lumière que nous devons essayer de saisir en quoi consiste l'approfondissement de la foi que l'Esprit-Saint réclame de nous aujourd'hui. L'Esprit-Saint réclame de nous une croissance de la foi ; nous savons théoriquement, mais nous avons de la peine à comprendre pratiquement, que l'Eglise ne peut progresser que dans la lutte et que notre foi chré-

tienne, elle aussi, ne peut croître que dans la lutte. La foi chrétienne ne peut pas progresser en dehors de la lutte ; il faut le savoir. Si donc vous voulez vous assurer un milieu qui soit trop préservé, peut-être est-ce parce que vous n'avez pas assez confiance dans la foi chrétienne, et que vous avez peur. Notre Seigneur nous dit qu'Il nous laisse dans le monde (cf. *Jean XVII. 15*) et qu'Il prie pour nous, pour que notre foi soit suffisamment forte (cf. *Luc XXII. 32*) à travers toutes ces bourrasques.

L'approfondissement de la foi consiste à mieux saisir comment la foi doit se nourrir. La croissance réclame une nourriture forte, et pas simplement du lait. On ne peut plus, aujourd'hui, élever les chrétiens au biberon. Le chrétien doit accepter de lutter, et il faut lui faire comprendre que la foi est un don personnel, et non pas familial. Dieu respecte la famille, mais il est au-delà de la famille. Certes, Dieu veut que la famille soit le premier milieu, mais la foi n'en est pas moins un don *personnel*. Cela est très important, parce que beaucoup, aujourd'hui, prétendent perdre la foi en la confondant avec les traditions familiales, avec tout ce qui leur a été donné dans leur famille et leur milieu culturel. Revenir à la source de la foi, c'est comprendre que, dans la foi, nous sommes appelés par le Christ. Autrement dit, il faut que nous ayons tous la conviction que la foi est une relation personnelle avec le Christ, une relation directe, et que c'est le Christ qui est source de notre foi, que c'est Jésus, à la Croix, qui est source de notre naissance à la foi.

Il faut donc que nous retrouvions le sens de la

Croix qui nous est donné par la Révélation : la Croix sagesse, c'est-à-dire la Croix source de toute notre vie chrétienne. Cela est capital. On a tendance à mettre un peu la Croix de Jésus « entre parenthèses » et à exalter exclusivement le point de vue de la *vie* nouvelle (on exalte le fruit en oubliant la source). Mais alors, on ne peut plus avoir une foi suffisamment forte. Ce que l'Esprit-Saint réclame de nous aujourd'hui, c'est que nous ayons la foi des *témoins*, une foi enracinée dans le Christ et dans Son sacrifice.

Il faut aussi que nous comprenions, dans notre foi, quel est le *rôle de Marie*. Si le démon rejette quelque chose ou quelqu'un, cela prouve que cette chose ou cette personne est essentielle. Car lui, qui est intelligent, ne rejette que les choses essentielles ; il ne perd pas son temps autour des choses secondaires. Il faut donc que dans notre foi nous comprenions le rôle de Marie, surtout aux moments difficiles. Le rôle d'une mère, pour fortifier l'affectivité de l'enfant, est capital. Ce n'est pas le père qui peut faire cela ; le père intervient quand l'affectivité est déjà assez forte. C'est le rôle de la mère, qui est là pour permettre à l'affectivité de se fortifier, de se mûrir.

C'est là que nous devons redécouvrir profondément en quoi consiste le rôle de Marie. Nous ne pouvons pas lutter seuls, parce que nous sommes trop faibles. « Il n'est pas bon pour l'homme d'être seul » ; nous avons besoin, dans cette lutte, d'être tout près de Marie. Marie est source maternelle de notre foi et modèle de sa croissance.

Si vous êtes attentifs à ce que dit le Concile, vous

verrez qu'il insiste en premier lieu sur le rôle de Marie dans le mystère de la croissance de la vie chrétienne. C'est Marie qui est le modèle de cette croissance. Et comme le mystère de la foi est un mystère souterrain, on ne le voit pas. Si l'on pouvait voir qu'on grandit dans la foi, ce serait facile. Mais le travail de l'Esprit-Saint est un travail de « taupe », un travail souterrain qui s'exerce parfois dans des terrains particulièrement durs et au milieu d'attaques multiples.

Le Saint-Esprit opère par Marie. Il ne faut jamais séparer le travail de l'Esprit-Saint et celui de Marie. Il faut redécouvrir ce rôle de Marie et de l'Esprit-Saint dans ces moments difficiles que nous vivons afin de pouvoir faire ce discernement que l'Esprit-Saint veut que nous fassions, entre ce qui est essentiel à notre foi et ce qui est secondaire. Faire le partage entre la Tradition au très grand sens, celle qui est l'œuvre de l'Esprit-Saint dans le cœur des saints et dans le cœur de Marie, et les petites traditions familiales qui peuvent être très bonnes, mais qui, à côté de la grande Tradition, ne sont cependant que de petites traditions. Les familles peuvent avoir telle ou telle dévotion, venant, par exemple, de tel ancêtre qui a joué un rôle particulièrement important — c'est très bien. Mais prenons garde, et ne « bloquons » pas *la tradition* et nos traditions. Je prends cet exemple-là, mais il y en aurait quantité d'autres qui pourraient illustrer cette exigence de purification de la foi.

Ne mêlons pas la foi aux opinions humaines. Les opinions humaines passent, ce sont des sables mouvants. Les opinions humaines sont toujours quelque

chose d'instable, et on les manœuvre comme on veut. La foi, elle, touche le roc, elle doit atteindre le roc ; et le Roc, c'est le Cœur blessé de Jésus qui nous est donné à travers Marie. C'est Marie qui doit opérer, sous le souffle de l'Esprit-Saint, cette purification de la foi. Il faut avoir une très grande pureté de foi et une conscience très grande de la noblesse de la foi, cette foi qui nous relie directement à Jésus et qui nous fait pénétrer au plus intime du mystère de Dieu.

La crise d'aujourd'hui est là *pour cette purification* de la foi. Or, on fait généralement la démarche inverse qui me semble affolante : On veut qu'Israël épouse tous les goïms ; on veut que la foi s'allie avec toutes les idéologies. Il faut, dit-on, que la foi s'adapte pleinement et totalement, qu'elle ait le même langage que tout le monde. Mais non ! Pas du tout ! Le chrétien a un autre langage, il a un langage divin, et il *sait* que c'est un langage divin. C'est le langage de tout le monde, oui, mais c'est le langage qui relie l'homme à Dieu. La foi est premièrement le langage qui relie le chrétien à Dieu. Elle ne consiste donc pas premièrement à parler le langage de tout le monde. Il ne faut pas réécrire l'Evangile, il faut le *vivre* ; c'est tout différent. Et il faut le vivre en profondeur, en découvrant que l'Evangile c'est le lien immédiat avec Jésus dans la foi et que nous sommes tous marqués par le Christ à Son effigie.

Si nous vivons l'Evangile, nous serons de grands vivants et nous nous adapterons facilement au langage des hommes de notre monde ; car on ne baptise pas l'ouvrier comme tel, l'intellectuel, le savant, le

technicien comme tels... l'Evangile n'est donné ni pour la classe rurale, ni pour la classe urbaine, ni pour telle ou telle caste. L'Evangile est donné à l'homme, (1) et dans le monde d'aujourd'hui, ce que nous devons nous rappeler, c'est que la foi s'insère directement dans le cœur de l'homme, elle s'enracine directement dans ce cœur avide d'amour et de vérité.

Voilà ce que l'Esprit-Saint est en train de nous montrer avec une très grande force. Il se fait actuellement une purification de la foi qui sera très grande et très belle, encore plus belle, peut-être, qu'elle n'a jamais été. Le point de départ et le terme se ressemblent. Au début de l'Eglise, si vous lisez les *Actes des Apôtres*, vous voyez une foi magnifique, étonnante : l'Esprit-Saint peut parler librement, à tel point que quand quelqu'un ment, il est comme foudroyé (cf. V.1.11) C'est magnifique de voir que l'Esprit-Saint peut aller jusque-là. Le Saint-Esprit nous parlera de la même manière, si nous sommes attentifs aux purifications profondes qu'Il opère en nous. Si, dans cette crise que nous traversons, l'Esprit-Saint demande de nous la croissance et l'approfondissement de la foi, nous devons *nous nourrir de l'Eucharistie*. Toutes les mesures que l'Eglise a prises par rapport au jeûne eucharistique sont des mesures comme on en prend en temps de pénurie, parce qu'elle sait que les chrétiens auront besoin plus que jamais de l'Eucharistie ; et comme, pour certains, le jeûne n'était pas toujours fa-

(1) Comprendons bien : l'homme existant et concret, en qui se trouve l'image de Dieu.

cile à observer, à cause de leur travail, l'Eglise a permis cette facilité plus grande pour qu'on puisse se nourrir de l'Eucharistie avec plus d'audace. Mais cela ne doit pas nous faire tomber dans une familiarité humaine. Ne confondons pas familiarité humaine et familiarité divine. La « familiarité » divine provient de l'adoration ; c'est quand on adore qu'on peut être intime avec Dieu. Parlons plutôt d'intimité avec Dieu, que de familiarité. Soyons très attentifs à ceci : si l'Eucharistie nous est donnée aujourd'hui d'une façon beaucoup plus large qu'autrefois, c'est pour que nous comprenions que nous sommes tous sur le champ de bataille. La crise est partout, comme je vous le disais tout à l'heure, et il faut que nous comprenions que nous devons parfois prendre seuls des responsabilités. Nous sommes beaucoup plus indépendants et autonomes qu'auparavant. Cela fait partie de cette liberté intérieure que donne le Saint-Esprit dans la foi ; la foi ne nous conduit-elle pas à la Vérité qui nous libère ? Par l'Eucharistie, Dieu nous demande des responsabilités plus grandes qui mûrissent notre foi.

Enfin, comprenons que l'Esprit-Saint nous demande d'être très attentifs à la *Parole de Dieu*. Il est incontestable que les catholiques accordent actuellement à la Parole de Dieu une attention plus grande qu'autrefois. Mais la finalité de ce renouveau doit être extrêmement nette. Tout à l'heure, je vous disais que l'attaque la plus significative d'aujourd'hui, si l'on va jusqu'au fond de la crise, ce sont ces méthodes exégétiques modernes appliquées à la Parole de Dieu. Ces méthodes risquent de faire que la Parole de Dieu ne

puisse plus être le pain des petits, le pain de ceux qui gardent la simplicité de la colombe. On leur fait croire que tout ce qu'ils comprennent de la Parole de Dieu est naïf, périmé. Or jamais rien n'est périmé de la Parole de Dieu. Voyez comment la petite sainte Thérèse lisait l'Ecriture. La petite Thérèse avait un sens de l'Ecriture qui était très étonnant et très beau. Il faut se le rappeler de temps en temps ; car elle est sainte, et elle nous est donnée pour que nous comprenions comment il faut lire l'Ecriture. Evidemment, il vaut mieux ne pas proclamer sur les toits que vous lisez l'Ecriture de cette manière-là, parce qu'on vous dira que vous êtes encore trop naïfs ! Mais en face du Saint-Esprit, ne craignez rien : Il ne vous en fera jamais grief. Seulement, quand vous avez à transmettre à d'autres, à des sages et à des prudents de ce monde, faites attention ; renvoyez à tel ou tel théologien en disant : « Là, vous aurez des explications. Moi, je ne peux pas en donner, je vis simplement. » C'est parfois le meilleur témoignage que l'on puisse donner. La foi est silencieuse dans le cœur des saints ; il y a un témoignage de silence, et les petits, au sens évangélique, donnent le témoignage du silence en face des sages et des grands de ce monde. Il ne faut pas en rougir. C'est magnifique, de donner ce témoignage, de dire que la foi est au-delà de tous les raisonnements, de toutes les méthodes, de toutes les explications, parce que la foi est divine, parce qu'en toute Parole de Dieu, le Verbe de Dieu est présent (1) et que la foi, nous permettant de

(1) Voir saint Thomas, *Commentaire de l'Épître aux Hébreux*, IV, leçon 2

recevoir cette Parole de Dieu immédiatement et directement, nous met en contact direct avec le Verbe de Dieu Lui-même.

N'oublions pas que l'attaque la plus sournoise regarde la Parole de Dieu. Donc, si nous sommes intelligents pour Dieu et que nous comprenons l'attaque du démon, c'est à l'égard de la Parole de Dieu que nous serons particulièrement le plus vigilants. Nous aurons le désir de lire l'Evangile avec soif, avec intelligence, mais l'intelligence du cœur, pour pénétrer plus avant dans le mystère de la Parole de Dieu et mieux comprendre comment ce mystère nous est donné, à nous, aujourd'hui. Peu importe qu'il ait été donné, il y a 2000 ans. Jésus, en donnant l'Evangile, pensait à nous. Jésus, en communiquant son Evangile ne regardait pas seulement les Galiléens, Il regardait toute l'humanité, parce qu'Il regardait Marie et qu'en regardant Marie, Il regardait le cœur de l'Eglise. Donc, Il *nous* regardait, et nous avons parfaitement le droit de dire que chacune des paroles de l'Evangile nous est adressée à nous, personnellement. C'est le dialogue avec le Christ qui continue ; cela, les plus grands Pères de l'Eglise, un saint Augustin, un saint Thomas, n'ont pas hésité à le dire. Saint Thomas dit que la Parole de Dieu a des sens infinis, qu'elle a une signification profonde, secrète, mystérieuse pour chacun d'entre nous.

La grande tactique du démon, au milieu de cette lutte, c'est d'anémier la foi en faisant croire qu'il faut avoir fait des quantités d'études pour lire l'Ecriture, qu'on n'a encore jamais découvert la signification de

l'Évangile et que tout ce qui a été dit jusqu'ici est périmé. Voilà la grande tactique du démon : il nous désarme et nous enlève notre pain ; nous sommes alors anémiés, et immédiatement tous les virus peuvent pénétrer : nous nous laissons prendre.

Nous devons, au contraire, nous fortifier dans l'Esprit-Saint, en comprenant que c'est Lui qui nous aide à lire la Parole de Dieu, qui nous fait vivre de l'Eucharistie, qui nous fait vivre de Marie, qui nous met en contact direct avec le Christ. Il faut croire en ce don de l'Esprit-Saint qui, actuellement, nous est donné d'une manière beaucoup plus grande, pour faire de nous des hommes forts dans la foi, des chrétiens capables de témoigner du Christ.

Si vraiment nous comprenons cette crise en ce sens, nous n'avons pas à nous décourager. Il est au contraire merveilleux de comprendre que cette crise est faite pour la purification de la foi, et que la foi doit s'approfondir en nous et prendre des dimensions beaucoup plus grandes. A ce moment-là, si nous sommes vraiment des chrétiens ayant une foi vivante dans le Christ, si nous avons accepté ces purifications, nous comprendrons que l'Esprit-Saint ait laissé tomber beaucoup de choses périphériques dont nous étions encombrés, nous comprendrons que l'Esprit-Saint ne veut pas qu'on s'attarde à telle ou telle modalité, ou à telle méthode de raisonnement ; nous comprendrons que l'Esprit veut approfondir en nous le désir d'entrer dans les secrets du Christ.

Je crois qu'il y a là une exigence qui va très loin, et que si nous ne vivons pas d'une foi toute purifiée

par l'Esprit-Saint, par les dons d'intelligence, de science et de sagesse, nous nous rabattons sur des procédés de recherche, d'adaptation, et autres méthodes qui ne sont pas ce que veut l'Esprit-Saint.

Comprenons donc dans la lumière de Dieu la finalité de cette crise de la foi. Ne rejetons pas les recherches, ne rejetons pas le souci d'adaptation, mais mettons-les à leur place, en comprenant que toute notre vitalité de chrétien doit s'orienter dans le sens voulu par l'Esprit-Saint, qui est celui d'une purification profonde de la foi ; c'est dans cette lumière-là que les recherches et les soucis d'adaptation trouveront leur sens et leur place véritables.

MASSE ET SOCIÉTÉ

Avertissement préalable :

Ces conférences ne prétendent pas être exhaustives. Croyez bien que je ne vous les donne pas comme une pensée définitive. Notre but, ici, est d'essayer de réfléchir sur ces problèmes quotidiens, plutôt que de donner des réponses immédiates. Voyez ce que je veux dire : il faut que nous ayons profondément en nous le désir de découvrir ces réponses, mais le but de ces réunions est d'abord de nous faire réfléchir et, progressivement, d'aboutir à des directives pratiques, à des axes de pensée. Croyez bien que je n'aime pas laisser les gens en suspens. Mais, lorsqu'on est en face de problèmes aussi complexes, il faut d'abord voir leur complexité. Evidemment, cela nous secoue un peu. Nous aimerions parfois nous en tenir uniquement à des points de vue déterminés, qui sont les nôtres et qui souvent suscitent (sans que nous nous en apercevions) des réactions violentes de la part des autres. (La vérité est toujours quelque chose qu'on possède intérieurement, et lorsque nous la disons, nous ris-

quons toujours un peu de la trahir — la parole n'est pas adéquate à la pensée, elle n'en est que le signe —). Il faut être charitable et comprendre que l'on peut susciter ces réactions. On peut très bien susciter ces réactions parce qu'on dit certaines choses d'une manière trop rapide et que, de fait, elles sont peut-être beaucoup plus complexes, surtout vues dans la perspective des jeunes qui n'ont pas encore découvert, qui sont encore en recherche. Vous savez que le propre de la recherche c'est toujours la complexité. La vérité est simple et la recherche est extrêmement complexe, extrêmement multiple.

Je vous dis cela pour que, les uns et les autres, nous entrions bien dans nos intentions respectives qui sont profondément les mêmes. Je crois que nous avons tous la même intention ; donc nous pouvons toujours nous entendre. Nous avons tous l'intention de rechercher la vérité à un niveau philosophique et, en définitive, au niveau chrétien ; mais d'abord au plan philosophique — j'y tiens beaucoup parce que le Saint-Père y tient et qu'il a parfaitement raison. Dans le monde d'aujourd'hui, il faut cette recherche philosophique, parce que si l'on passe tout de suite au plan de la foi, on risque fort de heurter les jeunes. J'ai fait cette expérience de nombreuses fois, au plan apostolique, en faisant des retraites à des terminales. J'ai toujours constaté que, du moment où l'on pouvait traiter ensemble de problèmes philosophiques, on pouvait ensuite aborder les problèmes chrétiens, les problèmes de la foi, d'une manière beaucoup plus forte et profonde. Alors que si l'on attaquait tout de suite le

sujet du côté de la foi, on sentait très bien, du côté des jeunes, je ne dirai pas un certain malaise, mais une certaine insatisfaction — parce que leur foi n'est pas assez grande. Cela est vrai, du reste, pour chacun d'entre nous : notre foi n'est pas assez grande ; mais nous avons aussi le désir de mettre notre intelligence au service de la foi.

Il y a donc dans notre monde d'aujourd'hui, ce souci philosophique qui est très important. Il peut paraître à certains d'entre vous que je ne vais pas assez vite à la solution. Je le fais volontairement, car, par nature ou par habitude, j'irais tout de suite à la solution immédiate ; pour moi, personnellement, c'est la solution dernière qui compte. Mais je crois qu'il y a effort de pédagogie à faire, un effort de recherche de la part de chacun d'entre nous. C'est pour cela que je peux paraître n'aller pas assez vite ou que la partie doctrinale peut sembler insuffisamment ample par rapport à la partie de recherche. Je traiterai beaucoup plus philosophiquement les sujets qui vont suivre. Mais aujourd'hui encore, le sujet demande un effort de recherche. Je n'aurais d'ailleurs jamais accepté de faire une conférence sur ce thème si je n'avais accepté d'avance les différents sujets que l'on m'a demandés de traiter. Je vous demande donc toute votre indulgence.

Le problème « MASSE ET SOCIÉTÉ » est un problème typique de notre époque et, je dirais, des derniers moments de notre époque. Il prend une acuité toujours plus grande et exigerait par le fait même, une analyse philosophique du milieu culturel actuel. Il

ne peut pas s'en séparer, et c'est pourquoi il est si difficile. Ces deux mots « MASSE ET SOCIÉTÉ » sont extrêmement difficiles à définir : ils font appel à toutes une anthropologie, à toute une vision de l'homme, à une vision de la culture ; ils mettent tout en question. Alors, encore une fois, il nous faudrait pouvoir aller lentement dans cette analyse philosophique. Une telle question se rattache aussi à ce qu'on appelle depuis quelques années la « société de consommation ». Tout cela est lié. Nous sentons très bien que nous sommes en face d'une vision nouvelle, ou que l'on prétend nouvelle, de l'homme et de la culture humaine.

Je crois que, en définitive, il y a télescopage et une confusion de plans. Ce n'est pas parce que l'économie change que l'homme change ; à moins qu'on ne vive de façon superficielle, à moins qu'on ne vive au niveau d'un certain conditionnement psychologique. Dans ce cas, l'économie et la société de consommation jouent un rôle extraordinaire, modifiant ce que représente l'homme. Mais, si l'homme vit à une profondeur plus grande, au niveau de son esprit, alors le problème change complètement. Vous voyez donc que tout dépend de la perspective dans laquelle on se place : dans une perspective sociologique ou dans une perspective de philosophe.

Je ne me place pas dans une perspective sociologique, ce n'est pas mon rôle ; je me place dans une perspective philosophique, je vous le dis tout de suite, parce que je pense qu'il est très important de bien voir que l'ont peut saisir la question sous des aspects très différents : l'aspect sociologique n'est jamais l'aspect ul-

time pour l'homme. Ni la psychologie, ni la sociologie ne peuvent, à elles seules saisir ce qu'est l'homme. Ces deux points de vue jouent un très grand rôle, mais l'homme ne peut pas se définir par là, si bien que, fatalement, il faut aboutir au point de vue philosophique. Les philosophes sont toujours un peu paresseux, de sorte qu'ils restent toujours au niveau des principes, sans se donner la peine de descendre jusqu'au « comment » de l'homme d'aujourd'hui. Comment vit-il aujourd'hui ? Quelle est sa condition humaine ? et c'est pourtant cela qu'il faut regarder si l'on veut comprendre d'une manière un peu intelligente ce problème de « Masse et Société ». Alors si vous le voulez bien, après avoir averti et demandé votre indulgence, je crois qu'il est très important d'avoir sur ce sujet des perspectives nettes, pour ne pas se laisser entraîner. Nous verrons, d'abord, comme les autres fois, comment la question se pose à nous dans notre climat actuel, pour en voir toutes les ambiguïtés. C'est, en effet, un sujet extrêmement ambigu (si je demandais à chacun d'entre vous une définition de la « masse », vous m'en donneriez de bien différentes !). Nous essayerons ensuite de voir un peu l'origine de ce que l'on peut appeler « culture de masse », de voir dans quel climat cela est né. Ensuite, je reviendrai à un point de vue proprement philosophique, pour essayer d'éclairer tout cela par une doctrine que je crois saine, c'est-à-dire une doctrine qui tient compte de ce que c'est que l'homme dans toutes ses dimensions. Je crains, en effet, que dans ces problèmes, on ne voie qu'un homme mutilé. Vous voyez bien ce que peuvent dire certains slogans d'aujourd'hui : la

culture de masse cherche à toucher l'humanité entière et dans sa totalité. Elle a, par le fait même, un caractère universel très nouveau. Autrefois, la culture était pour des privilégiés : aujourd'hui, il y a cette chose merveilleuse : tous peuvent accéder à cette culture. Il faut se demander ce que cela signifie exactement. Certains iront jusqu'à dire « qu'enfin la catholicité va pouvoir se réaliser » — d'où la séduction qu'exerce la culture de masse sur certains pseudo-théologiens, persuadés qu'il faut à tout prix faire une théologie correspondant à cette culture de masse. C'est une tentation réelle, et je pourrais vous donner des noms et vous montrer comment se fait aujourd'hui cette « cuisine » théologique relativement à la culture de masse. Voyez bien : en tant que catholiques, nous sommes universels ; nous devons donc chercher l'universalité. Mais il y a deux manières de chercher l'universalité : l'une par le bas, l'autre par le haut. Si j'en ai le temps, je reviendrai là-dessus au plan philosophique pour bien vous expliquer cela, car je crois que c'est très important : universel, catholique, qu'est-ce que cela veut dire ? Culture de masse universelle, qu'est-ce que cela veut dire exactement ?

Par l'information, la publicité, la « culture de masse » cherche à donner à tous une certaine « nourriture » ; elle permet de nourrir tous les hommes, d'une certaine manière et à un certain niveau ; ceci, bien souvent, en vue d'échapper à un certain conditionnement sociologique, pour permettre à l'homme d'être plus lui-même et d'avoir plus de lucidité. Mais la culture de masse libère-t-elle vraiment l'homme ? ou

l'enchaîne-t-elle d'une autre manière ? C'est là une question très grave. Libère-t-elle vraiment l'homme d'un certain conditionnement sociologique ? Le libère-t-elle pour lui donner une véritable vie humaine ? Cela aussi pose une question.

On ne peut nier que cette culture de masse nous rend très sensibles à la loi du nombre. C'est du reste un des caractères du climat d'aujourd'hui : l'aspect quantitatif l'emporte constamment sur l'aspect qualitatif. Il y aurait encore là une perspective philosophique, très intéressante à examiner qui rejoint les deux caractères d'universalité dont nous parlions tout à l'heure : il y a un universel quantitatif et un universel qualitatif, et il faut bien saisir la différence entre les deux. On ne peut nier que, dans cette culture de masse, on est très sensible à la loi du nombre. Songez à ce que l'on répète constamment : « Contre tout le monde, on ne peut rien faire » ; « il faut aller dans le sens de tous » ; « on fait toujours comme cela » ; « on doit faire cela » ; « cela ne peut pas être autrement » etc. Les tests impressionnent énormément, les gens sont très impressionnés par les chiffres : « tant de gens sur cent font cela, donc il faut aller dans ce sens-là, parce que nécessairement les choses iront dans ce sens-là ». Vous voyez le poids que représente le nombre, la quantité. De ce fait, fatalement, la personnalité (au sens fort) risque toujours de ne pouvoir s'épanouir pleinement ; car si l'on doit agir premièrement dans le sens de tous, il est très difficile d'épanouir une véritable personnalité. Agir dans le sens de tous, ce n'est pas du tout aller dans le sens de la finalité. Cela con-

duit à une sorte d'anonymat : l'universalité par le bas : il faut suivre, ne pas se distinguer et donc nécessairement ne pas se mettre en avant. Toute idée aristocratique (au sens originel du terme : le meilleur), qui consiste justement à rechercher le meilleur, la noblesse de l'esprit et du cœur, tend à disparaître. Le nivellement implique cela ; et bientôt, on le sent très bien, l'enseignement (pour ne pas parler de l'éducation, parce que dans l'éducation c'est déjà presque fait) ne sera plus possible. Ou, du moins, il faudra au point de départ faire tomber des quantités d'à priori contre un enseignement dit « magistral » car on prétend maintenant qu'il faut simplement informer (ce qui est la mort de l'enseignement philosophique). Il est curieux de voir comment les étudiants de philosophie sentent que le professeur a une orientation qui n'est pas marxiste (s'il est marxiste, cela va très bien). Ils vous disent tout de suite : « Vous avez des idées a priori » mais non : on a une orientation. Pourquoi ne pas respecter une orientation chez le professeur de philosophie ? Tout enseignement implique une orientation.

La culture de masse tend toujours à niveler — C'est le culte de l'information soi-disant objective — et elle tend à cela parce que c'est la loi du monde. Ce nivellement de la culture va, de fait, engendrer deux attitudes très différentes et en même temps très semblables : cette mystique de nivellement, d'anonymat, de culture commune pour tous, risque parfois de justifier la violence car la culture de masse peut être conçue alors comme un absolu et même identifiée à l'« univer-

salisme » chrétien. *Le misereor super turbam* de Notre Seigneur est interprété d'une manière qui est très éloignée de l'intention du CHRIST. Mais on voit très bien cette réaction : tout ce qui est ancien, tout ce qui représente un certain ordre, une certaine hiérarchie, certaines valeurs aristocratiques, tout cela doit disparaître. Et en face des valeurs qui demeurent encore on a l'impression que seule la violence pourra enfin permettre d'accéder à quelque chose de tout à fait nouveau. La violence devient comme un moyen nécessaire, presque normal. Je crois que la quantité est toujours source de violence. C'est très curieux, du reste, parce que, à première vue, on pourrait dire que la quantité est surtout source d'anonymat ; mais d'une part, n'oublions pas que la quantité permet la lutte et même en quelque sorte, excite à la lutte ; d'autre part, l'anonymat est souvent à la racine de violentes réactions. (Je me souviens toujours de ce mot de SAINT THOMAS à propos de la condamnation du CHRIST par le Sanhédrin : « personne n'a condamné le CHRIST, mais tous l'ont condamné »). L'anonymat de la masse peut avoir une violence très grande, plus forte qu'une violence personnelle parce que c'est une violence ordonnée, précisément au nivellement. Il y a là un phénomène de violence très curieux, d'une violence, qui pourrait être dite quantitative et non plus qualitative (vous voyez toujours ces deux aspects différents).

On voit aussi très bien comment cette culture de masse peut susciter chez d'autres une réaction de violence. Devant l'anonymat de la masse, on ne peut plus

se faire entendre, on est muselé ; il semble alors qu'il n'y ait plus qu'une seule chose à faire : réagir violemment, dans un sens tout à fait différent. Vous voyez cette double violence, avec deux intentions tout à fait différentes : l'une pour promouvoir une culture de masse, l'autre au contraire pour l'enrayer. Quand on est pris par une masse anonyme qu'on ne voit pas comment arrêter, il y a un refus qui peut lui aussi être très violent en raison même de cet anonymat.

Enfin — pour ne pas trop s'attarder à ces constatations que vous connaissez bien — notons que dans cette vision d'une culture de masse, la famille ne peut plus avoir de place — c'est très net — ou elle a une place minime, la plus petite qu'elle puisse avoir, parce que la famille est par nature gardienne des traditions ; c'est le propre de la famille de garder la vie et de garder les traditions. Or, il y a, dans cette culture de masse, une opposition à l'égard de ce que représente la tradition, une certaine culture antérieure. Dans cette culture de masse, la famille, comme telle, tend elle-même, à être nivelée. Au fond la famille est une communauté essentiellement qualitative ; c'est le propre de la famille, d'une vraie famille, d'être liée à la vie et liée à la finalité de l'être ; par le fait même, elle a un sens très grand de la qualité. L'anonymat de la culture de masse exige que le dernier roc qui risque de résister disparaisse.

Culture de masse

Avant d'aborder le point de vue philosophique proprement dit, essayons de réfléchir sur ce que signifie cette expression : « Culture de Masse ».

Il faut revenir de temps en temps à notre cher SOCRATE. SOCRATE, lorsqu'il se trouve devant une expression où il décèle une très grande ambiguïté, dit : « Je ne comprends pas ; qu'est-ce que cela veut dire ? » Rien n'ennuie plus les gens que cette question. « Mais que voulez-vous dire exactement par un mot comme celui-là ? quelle en est la signification exacte ? » On emploie aujourd'hui une quantité de mots dont on ne sait plus signification ; on ne voit plus d'où vient le halo affectif dont ils sont entourés. Alors, je crois qu'il est bon, de temps en temps, dans notre monde d'aujourd'hui, de rappeler cette attitude socratique. C'est une attitude de purification en face des sophistes et ils sont nombreux, en face des rhéteurs, de ceux qui ne cherchent plus la vérité, qui ne cherchent plus que l'efficacité : soit une efficacité temporelle, économique, soit une efficacité de gloire et de prestige. Il faut alors, se poser la question : qu'est-ce que cela veut dire ?

Quand on se pose cette question par rapport à la culture de masse, on est obligé de regarder historiquement comment elle est née. Ici, je serai très bref. Ce pourrait être long, il faudrait sans doute traiter longuement la question, mais je ne peux pas le faire ici.

J'en avertis ceux qui ont une sensibilité historique très grande, et à qui je crains de faire un peu mal de temps en temps.

Je vais simplement souligner quelques étapes, à partir du quatorzième siècle. Vous savez que le XIV^e siècle, du point de vue de la théologie, est le siècle du nominalisme (avec Ockham) un siècle terrible. Il est d'ailleurs curieux de voir que pour beaucoup de choses le XIV^e siècle a été un tournant, un très grand tournant. Un tournant obscur ; vous le savez, les grands tournants sont obscurs : cela se manifeste après. Quand ils ont trop d'éclat, ordinairement cela n'a pas de lendemain. On dit actuellement : « l'histoire va changer » : et regardez le lendemain : tout continue. Au contraire, les vrais tournants de l'histoire, ordinairement, ont commencé d'une manière très humble et cachée. C'est après que l'on s'en aperçoit ; on remonte en arrière pour voir d'où cela vient. Cela se comprend très bien, car les erreurs intellectuelles sont ordinairement très cachées, seuls quelques disciples les connaissent. Certes, Ockham a été condamné, mais sa condamnation a passé comme d'autres condamnations. Et pourtant, Ockham et sa condamnation ont joué un rôle très important du point de vue théologique (et actuellement jouent de nouveau un rôle important).

Donc à partir du XIV^e siècle, la chrétienté en laquelle les communautés avaient trouvé appui et unité se désagrège pour donner naissance aux « nations ». Cette émancipation se fait au prix d'un morcellement. L'Europe des nations apparaît, et avec elle

une mutation plus profonde encore : l'homme, progressivement, est considéré comme un individu. Mettez en parallèle l'homme face à la communauté et l'homme face à la nation : c'est l'apparition de l'individu. L'individu est comme dilué dans la nation ; la nation va de plus en plus être comme un tout, qui va s'emparer de l'individu. La nation va de fait, progressivement, se transformer en Etat et le conflit entre l'individu et la société va devenir comme inévitable. Il va y avoir une opposition entre individu et société — je ne dis pas « communauté », mais « société » —.

L'utopie de Rousseau

On sait comment Rousseau considérait l'individu et la société, source de corruption. L'individu naît bon mais la société le corrompt, c'est évidemment la famille qui le corrompt, puisque c'est la première société — mais l'individu en lui-même est bon — Vous voyez cette opposition entre la société et l'individu. Ce conflit donne naissance à la recherche de diverses solutions et je crois que c'est cela qu'il faut essayer de saisir : c'est que ce conflit très profond entre société et individu, ce malaise, si vous voulez, va donner deux orientations tout à fait différentes, deux orientations que nous sentons si fort aujourd'hui. D'une part la solution libérale : le prodigieux développement de l'in-

dustrie, de la science et de la technique va être un très grand bouleversement du point de vue de la société, du point de vue économique ; il va laisser croire que le vrai bonheur réside dans la conquête de l'univers par la technique. Il se produit une espèce d'euphorie qui fait croire que l'homme va pouvoir conquérir l'univers. L'efficacité devient la norme de l'action humaine ; les biens matériels deviennent comme le but vers lequel on tend. Evidemment, il y a des formes très diverses de libéralisme. Par définition le libéralisme est multiple, il prend des formes différentes dans chaque pays ; mais en toutes, on trouve quelque chose de commun : l'efficacité économique, qui va l'emporter et devenir comme la norme de l'action humaine, non pas en principe (on ne le dira pas) mais de facto. C'est l'efficacité qui devient la norme de l'action humaine, c'est-à-dire que c'est par elle qu'on jugera. (Nous avons tous fait l'expérience de cela : lorsqu'on évalue la valeur personnelle d'un homme en fonction de son efficacité). Le libéralisme se veut d'abord une philosophie de l'efficacité, un dynamisme de la prospérité. Les convictions morales et spirituelles ne sont pas rejetées, mais elles sont mises au second plan, elles sont laissées à la liberté personnelle ; on ne luttera pas contre elles en face, on ne s'opposera pas en face ; cependant, de temps en temps, l'opposition se fera sentir, devant certaines convictions morales et spirituelles cela se comprend très bien, car si un homme est trop spirituel, son capital de vie s'oriente dans un sens ; il ne peut plus être entièrement pris par l'efficacité économique, parce que le capital de l'homme est limité.

Nous avons tous un certain capital de vie, qui est limité ; si nous l'orientons tout entier dans un sens, nous ne pouvons plus en disposer pour autre chose. Mais il n'y aura pas de lutte ouverte. C'est ce qui caractérise l'attitude du libéralisme ; c'est pour cela que, dans le libéralisme si on a une forte personnalité, on arrive toujours à s'en tirer, d'une certaine manière ; parce que si on a une forte personnalité, les convictions personnelles dépassent tout.

La publicité et le mensonge perpétuel

Donc, l'ordre économique devient de plus en plus primordial, et tout va naître : l'information, la publicité, avec la production massive ; on voit très bien que le développement de l'industrie entraîne cette production massive, et que cette production massive entraîne nécessairement une information, une publicité de plus en plus grande, publicité à laquelle le progrès des moyens de communication donne une force redoutable. Nous savons très bien la puissance de la publicité, la puissance de l'information. (Je pense à la réaction d'un de mes anciens étudiants, un lord anglais qui était venu à Fribourg faire des études sur SAINT THOMAS. Il avait une petite note esthétique qui était toujours là présente, mais aussi le véritable souci de faire de la philosophie. Mais après, il fallait bien ga-

gner sa vie. Il s'est lancé dans la publicité d'une des plus grosses affaires anglaises. Après quelques années, je l'ai revu, passant à Fribourg, et il m'a dit : « c'est terrible : je suis dans le mensonge perpétuel. Que puis-je faire ? Je sais bien que si je m'en vais, un autre me succédera. Et il faut bien que j'élève ma famille... Mes études philosophiques ne m'ont pas préparé immédiatement à cela ; mais elles m'ont donné cette lucidité qui rend la situation beaucoup plus difficile, parce que je m'aperçois que je mens constamment ; tandis que les autres ne s'en aperçoivent même plus, alors ils sont très heureux et trouvent que c'est magnifique, étonnant ». Je lui ai dit : « gardez cette lucidité et considérez qu'au moins votre situation n'est pas commode. Si l'on souffre, c'est déjà quelque chose ; c'est signe que quelque chose dans votre cœur humain, reste droit. Quand on ne souffre pas et qu'on trouve que tout va bien et est magnifique, c'est beaucoup plus grave »).

De fait, la publicité, dans notre monde d'aujourd'hui (il faut bien voir cela parce que c'est très important du point de vue de la culture de masse) sollicite et harcèle l'homme qu'elle considère, la plupart du temps, — pour ne pas dire toujours — comme un pouvoir d'achat. Le produit doit être vendu, il faut qu'il soit vendu. Il s'agit donc, d'avoir devant soi une masse malléable et qui soit de plus en plus malléable, qui soit de plus en plus un « bon client ». Nous connaissons cela : tous les procédés de la publicité, toute la psychologie qui y est engagée, non pas du tout pour faire de l'homme un véritable homme, mais pour en

faire quelqu'un qui soit malléable, qui soit capable d'acheter tout de suite ce qui est offert. L'industrialisation de plus en plus forte exige nécessairement, pour la machine, l'outil qui se construit, des investissements de plus en plus forts ; il faut donc que « cela rende » sinon l'industrie coule.

Il y a des lois économiques extraordinairement rigoureuses. Quand on écoute les économistes ! Je vous conseille d'écouter les économistes parler à de jeunes contestataires, j'ai entendu cela en Suisse ; c'était un très beau dialogue où on appelait le philosophe à faire l'arbitre — Situation assez curieuse mais très intéressante, parce qu'on voyait que la perspective de ce professeur d'économie était exactement celle d'un mathématicien. Je vous rapporte cet exemple qu'il donnait : « Quand j'ai fait ma première communion, on m'a offert un stylo, (un très beau stylo, pour l'époque), je l'ai gardé trente ans en prenant bien garde de ne pas le perdre. Un beau jour je l'ai perdu, alors j'ai acheté un bic. C'est merveilleux : maintenant je ne suis plus attaché, parce que le bic n'a aucune valeur. Si je le perds, j'en trouve immédiatement un autre pour presque rien. Vous voyez ce progrès merveilleux ! Le progrès économique permet à l'homme de se détacher, il lui permet d'avoir une liberté beaucoup plus grande ». — Vous voyez ce que pouvait être la réaction des jeunes ! On voit très bien comment le point de vue économique engendre une publicité de plus en plus grande, et comment cette publicité sollicite l'homme de la manière la plus forte, pour qu'il soit de plus en plus « client ». Le produit, dans cette perspec-

tive. est plus que l'homme qui l'utilise. Ce qu'on regarde avant tout, c'est le produit, et le produit provient de la machine, et on voit tout ce que cela représente.

Mais les mass-média, tout en jetant l'homme dans la frénésie d'un certain bien-être matériel (on peut avoir des quantités de choses, satisfaire des quantités de besoins) engendrent en même temps un certain déséquilibre que nous sentons très bien. Nous l'avons tous ressenti récemment en présence d'un drame humain celui du Pakistan. Un drame humain, comme celui-là, l'information nous le présente sur le même plan qu'un match de football ou des réclames. La publicité nivelle tout. Les nouvelles religieuses, par exemple : on vous donne après une information religieuse une autre information, et on est toujours dans le même climat : on est assis en face de la télévision et rien n'est changé. Ce nivellement engendre un drame intérieur parce qu'au fond, l'homme reste homme, et on ne peut toucher aux choses les plus profondes de l'homme sans que cela le remue. Il y a une tension qui se crée à ce moment là : on sent que le tragique de la condition humaine n'est plus respecté comme il devrait être respecté. On sent qu'on risque toujours de considérer qu'un bien-être matériel, au fond, est aussi grand que d'autres choses.

En opposition à l'égard de la solution libérale, il faudrait considérer la solution marxiste qui, de plus en plus, dépasse les frontières et devient internationale. C'est ce qu'il faut bien constater. Au point de départ, le marxiste était lié à des frontières. Au-

jourd'hui, c'est une pensée qui s'étend partout : il n'y a plus de frontières. Il est donc très important, puisque nous traitons de problèmes économiques, de culture de masse, de considérer le marxisme.

La solution marxiste au conflit entre individu et société est née du rejet de la solution libérale qui fait de l'homme un loup pour son semblable. Il y a d'un côté, les « exploités », de l'autre les « exploiters ». Je prends le langage marxiste parce que c'est le marxisme qui a le premier, employé le mot « masse », il ne faut pas l'oublier. Il l'a employé, pour désigner les exploités : « masse » anonyme d'individus devenus instruments de production, uniquement en vue du progrès du capitalisme. En face des exploités, il y a les exploiters, ceux qui, justement, se servent du travail d'autrui et mettent à profit l'efficacité de ce travail sans tenir compte du tout de ce que sont les travailleurs. Le travail, de fait, n'est plus qu'un rapport aliénant : voilà ce qu'en a fait le libéralisme. En face de cela, le marxisme va vouloir que le travail devienne une promotion — d'où l'exaltation de la praxis, qui montre que l'homme n'est parfaitement homme que dans son travail. Le travail doit être la transformation de l'homme par lui-même ; le travail doit transformer l'homme en transformant l'univers — mais c'est la même chose : transformer l'univers c'est transformer l'homme. Le Marxisme s'efforcera de réveiller la masse en lui insufflant un esprit de classe par lequel elle prendra conscience de l'esclavage qu'elle subit et de la nécessité absolue d'y mettre un terme grâce à la lutte révolutionnaire. L'instrument de prise de cons-

science sera le politique entendu au sens marxiste, le politique lie à l'économie. Le parti ne fait qu'un avec le politique, et c'est ce qui lui donne toute sa force. Donc, c'est au politique lié à l'économique, qu'il incombe de définir le but de l'action et d'en préciser les moyens. Ce point de vue politique joue dans le marxisme un rôle extrêmement important, car il bloque tout. Au fond l'homme va se définir par ce point de vue politique et par ce point de vue économique. Voyez la différence : le libéralisme exalte l'économique mais ne lie pas l'économique au reste (il fait une exaltation de l'économique et de fait, l'économique devient la chose essentielle), tandis qu'au contraire, dans le marxisme le point de vue économique et le point de vue politique sont essentiellement liés ; et c'est pour cela que tout ce qui est en dehors de ce point de vue économique et politique (ordonné à la Praxis, à la transformation de l'homme) sera nécessairement considéré comme des forces aliénantes. C'est pour cela que la force aliénante majeure, c'est l'attitude religieuse. L'attitude religieuse est la force aliénante majeure parce qu'elle relie l'homme à autre chose qu'à l'économique et au politique. Vous connaissez cette phrase de Marx qu'il ne faut jamais oublier, parce qu'elle est extrêmement importante : « tant que l'homme aura conscience de sa dépendance à l'égard du Créateur, la Praxis ne pourra pas se réaliser ». Ce qui montre bien que pour lui, l'aliénation fondamentale est l'aliénation religieuse, parce qu'elle oriente le capital de vie de l'homme vers quelque chose qui n'est pas le développement du travailleur, la transformation du travailleur.

Le politique va faire de l'information une propagande ; je crois qu'il faut dire ici « propagande comme on a dit tout à l'heure « publicité ». Il y a une information-publicité et une information-propagande, ce n'est pas tout à fait la même chose. Dès qu'il y a une propagande, il y a orientation politique. Il s'agit de créer un homme nouveau pour un monde nouveau. Donc, un aspect politique et un aspect de vision de l'homme. Derrière le point de vue politique il y a une certaine vision philosophique, je dis bien une « certaine », car ce n'est pas une vision philosophique au sens absolu puisqu'en définitive, il s'agit d'une transformation du monde. Vous savez bien que Marx considérait la philosophie ancienne comme n'ayant rien transformé dans le monde, puisque c'était une philosophie contemplative. Il fallait, au contraire, une philosophie pratique, une philosophie de transformation du monde et de transformation de l'homme.

Nous sommes là en face du premier marxisme ; je crois qu'il y a comme un nouveau « moment », une nouvelle « lecture » du marxisme qui est comme une nouvelle vision. A ce premier marxisme, en effet, en a succédé un second où le prolétariat n'est plus le fer de lance de la révolution ; ne s'est-il pas embourgeoisé au sein de la société qu'il devait détruire ? L'amélioration de ses conditions de vie fait que, progressivement, il n'a plus du tout la même vigueur qu'au début. On va alors découvrir une autre aberration, due à la « société de consommation ». Ce terme, vous le savez, est né du côté marxiste, et il est récent (c'est l'affaire de quatre ou cinq ans, pas plus). Donc, on va qualifier cette so-

ciété économique et libérale de « société de consommation », pour montrer justement que cette société de consommation, par la publicité, met l'homme dans une aliénation encore beaucoup plus grande. Ici il ne s'agit pas seulement de l'ouvrier, il ne s'agit pas seulement de la classe prolétarienne, il s'agit de l'humanité elle-même. L'humanité elle-même est comme projetée vers une aliénation fondamentale. Le primat de l'économique dans le libéralisme lié à l'information et à la publicité, va faire que l'humanité elle-même perd sa signification : elle ne sait plus où elle va. Nous voyons alors le rôle du marxisme qui va être un rôle d'accusateur : on va accuser cette humanité pour la réveiller.

Il s'agit de faire comprendre que cette humanité a oublié profondément ce qu'elle était : elle se laisse mener. Le fruit du libéralisme, c'est justement cette aliénation complète, fondamentale, de l'humanité comme telle ; il s'agit de réveiller cette humanité. On emploiera les mêmes moyens d'information, mais liés à un point de vue politique.

Il est donc important, quand on parle de « culture de masse », de voir que le terme « masse » est un terme extrêmement difficile à définir, qu'il vient d'une dialectique marxiste ; par définition il est en opposition, comme tous les termes dialectiques. Il y a un premier moment, où « masse » s'oppose au capitalisme (la masse est premièrement l'ouvrier exploité, face à l'exploiteur qui est le capitalisme). Puis il y a un second moment, où la masse n'est plus seulement le prolétariat, mais tous ceux qui se laissent mener par l'information et par la publicité. A ce moment-là, c'est toute la so-

ciété libérale, considérée comme le fruit du capitalisme ou liée au capitalisme, qui est mise en accusation et c'est cette société devant laquelle on se rebelle pour, soi-disant, la libérer (toujours pour libérer : on voulait libérer l'ouvrier ; maintenant on veut libérer l'homme annexé à quelque chose qui le dépasse et qu'il ne peut pas analyser).

Donc, vous voyez que, dans l'usage du terme masse, on reste en face de l'individu. On ne parle jamais plus de « personne ». Le mot « personne » disparaît complètement ; il n'y a plus que l'individu lié à la collectivité. Je crois que c'est ici qu'il faut essayer de reprendre le problème au plan philosophique.

Je crois, en effet, que cette question, si on veut vraiment comprendre, exige d'aller très loin. C'est tout le problème de ce que représente la personne humaine et la communauté. Il faut revenir à ce problème-là, pour comprendre ce que signifient exactement les slogans d'aujourd'hui, pour comprendre la séduction qu'ils peuvent exercer sur le monde où nous vivons, pour en comprendre, en même temps l'erreur. Ils sont chargés d'erreur, parce que le point de vue profond n'entre jamais en ligne de compte.

Il faut toujours comprendre que l'homme ne peut s'épanouir que dans une communauté, (l'homme est un animal politique, comme disaient les anciens). Qu'est-ce qu'une communauté ? Ce sont des hommes qui coopèrent en vue d'un but commun. Il n'y a pas de communauté en dehors de cela ; s'il n'y a pas de but commun et s'il n'y a pas de coopération, il n'y a pas

de communauté : il y a juxtaposition. On tombe alors dans l'individualisme : — chacun est à côté de son voisin et l'ignore le plus possible pour être tranquille. Il y a une juxtaposition, mais aucune coopération. Si la société est un ensemble d'individus uniquement mobilisés pour l'efficacité, alors la communauté disparaît. La communauté n'existe plus, puisqu'il n'y a plus de coopération, mais un ensemble de rouages qui s'impose avec des lois mathématiques. On y entre ou on n'y entre pas. Vous êtes libres de ne pas y entrer, mais une fois que vous y êtes entrés, il faut entrer absolument dedans. Donc il n'y a plus de coopération humaine. C'est au contraire, une loi qui s'impose de l'extérieur, qui blesse plus ou moins l'homme suivant que l'homme peut s'en libérer plus ou moins, mais qui attire l'homme et qui prend l'homme uniquement en vue de l'efficacité. On comprend très bien qu'à ce moment-là, la communauté comme telle, c'est-à-dire la coopération de l'homme avec l'homme en vue du bien de l'homme, n'existe plus.

On comprend alors la réaction qui consiste à dire : attention ! l'humanité comme telle n'a plus le sens de ce qu'est sa véritable vie. Cette réaction violente aurait pu être bonne, d'une certaine manière, quoi qu'il soit toujours très difficile de savoir comment on peut compenser le libéralisme économique. Cela reste un problème extrêmement difficile (je l'ai posé à des économistes, et des économistes chrétiens ayant longuement réfléchi là-dessus) dont il faut bien voir la difficulté. Il faut voir que nous sommes engagés dans un monde qui est très difficile à vivre humainement.

nement. C'était beaucoup plus facile du temps où l'humanité en était à l'âge de l'artisan. Maintenant, c'est beaucoup plus difficile — mais il ne faut pas dire que c'est impossible. Il faut reconnaître que nous sommes pris dans un engrenage, un enchevêtrement qui est extrêmement fort ; et plus on avance, plus il paraît solide parce qu'il n'est plus seulement au niveau de l'Etat, mais au niveau de tous les Etats, créant ainsi une unité de plus en plus profonde dans des lois de plus en plus universelles. C'est donc quelque chose de très difficile à dépasser ; mais l'homme doit dépasser cela dans sa propre personnalité, et tout le problème est là, parce que vouloir briser n'est pas une solution. Vouloir briser quelque chose qui existe sans savoir ce qu'on va mettre ensuite c'est dire que ce système économique n'est que mauvais. C'est la perspective marxiste : on condamne absolument le système économique, mais en réalité, ce système n'est pas uniquement mauvais, il implique des éléments qui sont bons. Le danger, c'est son caractère total. Le danger c'est, quand ce système économique prend l'homme au risque de l'étouffer, de l'empêcher d'être lui-même. Il faudrait, à ce moment-là, (c'est ce que Bergson disait, il sentait cela très fort), dans la société d'aujourd'hui que l'homme ait un « supplément d'âme ». Je crois, en effet, que l'évolution économique de notre monde d'aujourd'hui, l'industrialisation de notre monde, exige de l'homme une « sur-âme » c'est-à-dire exige de lui d'être plus profondément spirituel qu'avant. Je crois qu'il n'y a pas d'autre solution. Le point de vue de la « masse » n'est pas une solution, puisque vous ne

rappelez pas à l'homme qu'il est une personne, vous le laissez uniquement au niveau « individu ». Alors qu'il suive une idéologie ou qu'il en suive une autre... on pourra discuter de la valeur différente de ces deux idéologies. Une idéologie qui laisse encore la liberté aux valeurs les plus profondes du cœur de l'homme est quand même supérieure à une idéologie qui, dès le point de départ, la supprime ; une idéologie qui repose sur la suppression radicale de l'attitude religieuse mutilé foncièrement la personne humaine : l'homme n'est plus qu'un rouage, un élément dans la masse.

C'est cela qu'il faut saisir (c'est difficile, encore une fois, de le dire rapidement) : cette vision de masse (culture de masse, caractère universel de la masse etc.) qui risque de nous impressionner ; voyons d'où elle vient. Nous voyons qu'elle est issue d'une perspective dialectique d'opposition à un système qui a des inconvénients, qui comporte des erreurs (le libéralisme comporte des erreurs, c'est bien évident), mais qui permet peut-être à l'homme de réagir, au moins personnellement. S'il ne peut pas réagir collectivement ou communautairement, il peut réagir personnellement. Il peut essayer de réagir personnellement dans la mesure où il le peut. Dans une perspective chrétienne, voyez, la réaction doit toujours être, en premier lieu, un acte de foi dans un lien personnel avec le Christ-Sauveur. Il faut d'abord que l'homme réponde personnellement au salut qui lui est offert et donné par le Christ ; et, en se sauvant, il sauve les autres, (l'amour de Dieu et l'amour du prochain ne sont qu'un seul amour, mais qui implique un ordre). La vie chré-

tienne est une force de Salut ; ce n'est pas premièrement une réforme de structure. Le jour où on s'est mis dans la tête que le christianisme était premièrement une réforme de structure, on a dit, étant donné la puissance et la force du libéralisme, qu'il n'y avait plus qu'une seule chose à faire : le brûler. On voit alors très bien le balancement : on aime toujours mieux quelque chose qu'on ne connaît pas. Alors les catholiques ou les chrétiens des pays à économie libérale lorgnent vers le marxisme et nous voyons des chrétiens vivant en pays marxistes qui viennent nous dire : « vous ne savez pas le bonheur que vous avez ; vous ne savez pas la chance extraordinaire que vous avez d'être encore libres. Si vous voyiez ce que c'est que devoir entrer dans ce régime et dans ce système ! » Ils sont scandalisés de voir des chrétiens, des théologiens, des prêtres qui, au fond, flirtent avec le marxisme, en disant : « après tout, c'est peut-être la seule solution ». Si l'on considère que c'est la seule solution, c'est parce qu'on voit le catholicisme, en premier lieu, comme une réforme de structure. Je crois que c'est cela qui a été la grande tentation.

Nous devons, en face de cela, avoir d'abord une grande lucidité, c'est-à-dire comprendre que c'est toujours à la personne humaine qu'il faut revenir. La première réforme à faire est une réforme personnelle, du point de vue évangélique et du point de vue humain. Autrement dit : vivant un monde difficile, nous devons essayer de découvrir avec plus de profondeur ce que représentent les exigences les plus spirituelles qui sont en nous. Il faut sauver l'esprit aujourd'hui, il faut

sauver l'âme spirituelle dans notre monde d'aujourd'hui, or toute la culture de masse risque toujours d'enfouir l'âme spirituelle en nivelant tout par le bas, en ne voyant qu'une seule chose. Qu'il s'agisse d'une propagande marxiste ou qu'il s'agisse d'une publicité uniquement en vue de l'économie, si l'on est pris uniquement par cette culture de masse, alors la personne humaine disparaît. Et il faut bien voir que les moyens devant lesquels on se trouve sont des moyens extraordinairement puissants, très bien étudiés pour agir sur notre psychologie, sur notre conditionnement psychologique. Petit à petit on se laisse prendre. Nous avons tous senti cela, par rapport à la télévision, par exemple. On voit combien on se laisse facilement prendre ; évidemment au bout d'un certain temps on réagit (il est du reste très difficile de savoir comment il faut éduquer les jeunes par rapport à la télévision ; c'est un autre problème, mais qui regarde toujours celui dont nous traitons).

Il faut donc bien voir que les moyens de cette culture économique ou du marxisme sont très puissants sur notre psychologie. Il faut donc que nous soyons d'autant plus en alerte, pour maintenir en nous les forces les plus profondes au plan spirituel, surtout si nous sommes chrétiens. Nous devons maintenir en nous l'amour de Dieu et l'amour du prochain, c'est-à-dire quelque chose de premièrement personnel. La vie chrétienne est un lien personnel avec le Christ, elle est premièrement un lien unique avec le Christ. Et ensuite, en raison même de ce lien, notre vie chrétienne implique d'être catholique. Là, j'insiste : il faut bien comprendre l'universalité du catholicisme. Vous con-

naissez cette définition que donne un chrétien du temps d'Origène : être catholique, c'est être responsable de tous les hommes dans le Christ. C'est dans le Christ qu'on est responsable de tous les hommes. C'est Jésus qui est la tête de toute l'humanité, et si on est lié au Christ, on est responsable de tous les hommes ; ce n'est pas au niveau de notre psychologie humaine. On ne peut être responsable de tous les hommes que dans la mesure où on est uni au Christ et associé au Christ. Le Catholicisme, c'est donc cette universalité qualitative qui provient de l'Amour. Or l'amour n'a pas de limites, parce que c'est un Amour divin ; et cet Amour divin, parce qu'il n'a pas de limites, doit tout transformer, tout reprendre en rappelant toujours à l'homme qu'il est une créature aimée de Dieu, qu'il est fait pour Dieu. Le propre de la vie chrétienne, c'est de faire de chacun d'entre nous une personne, membre du Christ. On ne peut être membre du Christ que si on est une personne qui a opté, qui a choisi sa vie. Si l'on n'a pas orienté sa vie, si l'on n'a pas opté, s'il n'y a pas en nous une certaine liberté dans la volonté, et donc dans l'Amour, on ne peut pas être chrétien. Le propre du chrétien, c'est d'adhérer volontairement, librement. Il ne s'agit donc pas du tout de l'« individu » qui est uniquement une partie de la collectivité, une partie de la masse. Celui-là ne peut plus être baptisé parce que, par définition, il n'a plus d'orientation profonde, de choix de vie, de destinée.

L'universalisme de la culture de masse est un universalisme quantitatif, c'est un universalisme qui va par le chemin le plus facile : le conditionnement des

hommes, et non par la finalité. C'est là la différence entre l'universalisme qualitatif du catholicisme et l'universalisme quantitatif de la « culture de masse ». La finalité, c'est l'amour, c'est quelque chose de personnel ; tandis qu'au contraire, l'universalisme de la culture de masse est universalisme qui se fait par le point de vue du conditionnement. On essaie de pénétrer dans chacun par son conditionnement, pour l'orienter de telle ou telle manière : l'orienter vers un bien-être matériel en lui faisant aspirer à ce bien-être matériel de manière telle que tout soit orienté dans ce sens, ou l'orienter vers une espèce de mystique de « demain ». Le marxisme, c'est toujours « demain », il ne faut pas l'oublier. Ce n'est jamais l'homme d'aujourd'hui, c'est l'homme de demain. C'est l'humanité, mais ce n'est pas l'humanité réalisée actuellement ; c'est une humanité idéale, dans laquelle l'homme disparaît. Il s'agit donc encore d'un conditionnement, parce que c'est une vision idéale, soi-disant idéale, de l'homme de demain ; par là on saisit toutes les forces de l'homme en vue d'une propagande, d'une propagande politique, et d'une propagande qui doit tout prendre. On pourrait, évidemment, regarder le maoïsme, qui est différent, mais cela revient au même ; tout cela, ce sont modalités différentes mais c'est toujours la même chose : on se sert du conditionnement humain, non pas du tout pour rappeler à l'homme sa destinée personnelle et sa finalité d'amour, mais pour, tout simplement, capter l'homme en l'adaptant parfaitement à tel milieu, en lui faisant croire qu'il est impossible d'aller autrement : le sens

de l'histoire — il faut bien être de son temps — Au lieu d'avoir une finalité, il faut être de son temps, comme si « être de son temps » était une finalité. « Il faut être parfaitement adapté au monde qui nous entoure » et ainsi de suite : tous les slogans relèvent du conditionnement. C'est une universalité du côté matériel.

Je vais m'arrêter, en m'excusant encore de la difficulté d'une réflexion comme celle-là. Essayez du moins de saisir, à travers ce que je vous ai dit, quelques axes de réflexion, et de bien comprendre que le problème de la personne et de la communauté devient de plus en plus urgent.

Vous voyez alors immédiatement, dans cette perspective, la place que tient la famille : elle est la *communauté* primordiale, la communauté fondamentale (tout en étant la plus petite *collectivité*), parce qu'elle est celle qui garde et propage la vie, et qui est gardienne aussi de l'amour : c'est dans la famille que l'amour est gardé.

Si la famille ne joue plus ce rôle, la personne ne peut plus s'épanouir. L'homme devient un moyen, un individu malléable, qui pourra être extrêmement informé, et même très intelligent (du moins d'une certaine forme d'intelligence), mais qui n'aura plus aucune force intérieure, parce qu'il ne saura plus où il va. Il sera un individu errant, qui descend le courant du fleuve parce qu'il n'a en lui-même aucune force de détermination. La personne, au contraire, se détermine, elle choisit sa voie.

Que la famille soit la communauté fondamentale,

indispensable à l'épanouissement de la personne, c'est une chose qu'on ne peut changer : cela repose sur la *nature*, et c'est Dieu qui l'a voulu. Les hommes ne peuvent pas aller contre ce que Dieu a voulu. Evidemment, ceux qui ne croient pas, qui n'ont pas le sens de Dieu, ont leur idéologie. Mais sachons voir, dès le point de départ, que leur idéologie ne peut pas s'allier avec notre foi. Si nous voulons les allier, nous détruiront peu à peu notre foi.

FEUILLE A NOUS RETOURNER

Éditions St-Michel, 53150 St-Cénére

C.C.P. Rennes 2074-79

Veillez me faire parvenir :

..... exemplaire(s) de la présente brochure 3,50 F

SÉLECTION :

Technique des groupes et technique subversive en milieu catholique,	2,00F
Les forces occultes dans le monde moderne	2,00F
L'asservissement planifié	2,00F
Résistance à la subversion	2,00F
La F.L.E.C.C. ou la corruption des écoles libres par le cinéma	2,00F
La mission destructrice de la Révolution	1,50F
Que se passe-t-il au catéchisme ?	1,00F
Catéchisme anti-communiste	2,00F
« Helga et Michaël »	1,50F
L'infailibilité du Pape (« Pastor Aeternus »)	2,00F
Défendez votre Foi	5,00F
Fatima et les chemins des hommes	3,00F
De la contraception à l'avortement... vers l'euthanasie	3,00F
Non à l'incroyance	
Contre la loi sur l'avortement	3,50F

Mon nom :

Mon adresse :

Ci-joint le montant de ma commande : Frs

☐ C.P.

que je vous adresse par ☐ C.B.

☐ mandat

Par ailleurs, je vous demande de faire parvenir directement quelques spécimens de *Documents-Paternité* aux personnes suivantes :

M.

Adresse.....

M.

Adresse.....

M.

Adresse.....

M.

Adresse.....

M.

Adresse.....

M.

Adresse.....



Prix : 3,50 F. les 10 : 30,00 F.

DOCUMENTS - PATERNITÉ

(Abonnement un an : 25,00 Frs)

Le Gérant : Pierre LEMAIRE,
Éditions Saint-Michel, 53150 Saint-Cénére,
C. C. P. Rennes 2074-79